Entretiens, Mâkhi Xenakis, Jacques Victor Giraud
Catalogue, Arboretum, Argenton sur Creuse, 2004

Vous venez de réaliser une exposition de sculptures, « les folles d'enfer » à la chapelle Saint-Louis de la Pitié-Salpêtrière. Aujourd' hui un groupe de ces sculptures se trouve dans les jardins de l' hôpital, un autre vient à Argenton-sur-Creuse, un autre ira au musée des Beaux-Arts de Besançon. Comment se vivent ces séparations ?
Quand j'ai été invitée à exposer mes sculptures à la Salpêtrière et que j'ai découvert l'histoire terrible de ces milliers de femmes enfermées là depuis Louis XIV, j'ai voulu les faire sortir de l'oubli, à la fois par l'écriture: " les folles d'enfer " publié chez Actes-Sud et par la réalisation de sculptures. Je suis parvenue à en faire 260. Elles se sont d'abord rassemblées au centre de l'église en septembre, là même où les prisonnières devaient assister à la messe pendant des siècles, puis, un groupe s'est installé dans les jardins de l'hôpital. Je me suis alors demandé s'il fallait garder le groupe entier, attendre dans cinq ans, cent ans ... le mécène qui l'accueillerait dans son lieu ou bien s'il fallait les laisser vivre chacune leurs nouvelles vies en fonction des rencontres, du désir des autres ... Pour moi, ces sculptures sont vivantes et je suis émue quand je découvre l'émotion qu'elles provoquent chez certaines personnes. Il s'établit une vraie communication, c'est magique. Par contre, quand je les vois revenir, allongées dans leurs boîtes, dans mon atelier j'éprouve un réel malaise ... Le groupe entier a existé dans la chapelle durant six jours ... Il en reste des souvenirs, des photographies ... C'était un moment particulier. Les faire maintenant circuler, les séparer, leur trouver une nouvelle famille va avec leur histoire.
Il y a ces sculptures féminines, mais une petite femme se trouve, dès le départ, dans vos dessins.
Oui, cette femme est seule, isolée, elle prend peu à peu possession de l'espace. Elle se déplace sur la feuille ...
Cette petite femme n'est jamais statique, elle est réalisée de griffures, de jets ...
Elle a peur et c'est sa manière par l'acte du dessin de se libérer... Ce n'est plus la forme qui ['emporte mais l'acte ...
Mais le sujet reste important pour nourrir l'acte.
Je procède toujours par série, c'est un temps important, intense.
Il y a une perte de l'image alors. La série vient épuiser la figure.
Oui elle disparaît... il ne doit plus rester que la présence vivante.
Cette présence vivante est inscrite dans l'acte, la trace et elle se retrouve dans d'autres séries où un détail est extrait, retravaillé.
Dans cette série de 2002, l'ai cherché dans des dessins déjà existants des détails que j'ai découpé en petits morceaux et qui se sont mis à exister de manière autonome.
Ils se présentent plus finis.
C'est le découpage qui crée cet effet de présence, la netteté des contours. C'est un pas vers la sculpture ...
De près, l'intérieur vibre ...
Tant mieux ! ... Je crois toujours que je vais pouvoir créer de la vie ...
Dans les pastels colorés, on retrouve l'exploration de l'intérieur comme un tourbillon qui emporte ...
La couleur, pour moi, amène la sensualité. Le mouvement y est aussi présent. Les mouvements contraires qui se rencontrent se croisent. C'est encore le travail de série, la reprise sans cesse ... Jusqu'à l'épuisement. ..
Le sérieux ni est-il pas détourné par les plumes, le duvet, cette queue rose?
C'est ce qu'il leur fallait ; les plumes créent le lien qui était nécessaire entre le mur et le noir du pastel. Comme ces deux sculptures qui ont de la fourrure et des plumes ... Elles en avaient besoin, ce sont des parures comme l'on trouvait autrefois, dans les statuettes primitives ... mais elles ne sont pas drôles tout de même ...
Elles ne sont pas drôles mais cela donne une respiration.
Oui, oui ...
Les têtes de ces sculptures sont venues par le dessin?
La série des grands dessins de nuques s'est prolongée par d'autres dessins de format plus petit qui se sont déclinés jusqu'à ce qu' apparaisse une tête liée à un cou en mouvement. C'était exactement l'échelle d'une tête qui pouvait être réalisée en sculpture. Je n'avais plus qu'à m'y mettre ... J'étais contente parce que cela faisait très longtemps que j'étais attirée par la sculpture sans savoir comment m'y prendre. J'ai pris du plâtre que j'ai modelé en boule entre mes mains, le plâtre s'est mis à devenir chaud, dur, c'était une sensation délicieuse. Avant qu'il ne prenne totalement, j'y ai enfoncé une tige pour signifier le cou et ai creusé des regards et des points de respiration. C'est cet instant qui me plaît où il n'y a que quelques secondes pour parvenir à créer un visage vivant. Après, très vite, le plâtre redevient froid, inerte, il n'y a plus rien à faire. C'est ce que je recherche d'ailleurs dans toutes les techniques de travail que j'utilise; n'avoir que quelques secondes pour parvenir au

geste juste qui apportera la vie. Pas de repentir. C'est en partie pour cette raison que j'ai abandonné la peinture à l'huile.

Est-ce un aboutissement?

C'est la suite, il n'y a pas d'aboutissement, c'est un travail sans fin. Pour revenir aux sculptures, une fois que j'avais réalisé une tête en plâtre fixée sur sa tige, il me fallait trouver la suite. Je fabriquais alors dans du carton de quoi faire une sorte de socle carré en plâtre, mais c'était trop proche de Giacometti ... Ça n'était pas moi. Je me suis mise à emboîter plusieurs socles les uns sur les autres, pour monter la tête du sol. Jusqu'à ce que je découvre un rouleau vide de papier toilette, en carton... Ça y était! la sculpture avait un corps cylindrique ! elle devenait autonome. Les dessins de nuques sont plus des masses où tout se passe dans le mouvement.
Le thème de la nuque est important et récurant pour moi, tant dans le dessin que dans la sculpture. il rassemble plusieurs mondes qui me parlent intimement; la sensualité d'un cou, sa force, son mystère, l'aube des boucles de cheveux et des regards cachés que l'on peut y découvrir. .. En ce qui concerne le mouvement, j'aime les sculptures des civilisations archaïques et antiques mais il n'y a que dans la période hellénistique que je ressens· cette émotion où tout se passe dans le mouvement de la nuque, comme si la sculpture tentait par ce mouvement de s'approcher de nous, de capter notre regard, comme un appel, une curiosité vers nous. Elles ne sont pas statiques, uniquement là pour être admirées, vénérées elles nous regardent, elles nous font exister. L'échange peut se créer.

Il y a la Grèce dans ces nuques mais aussi dans les colonnes.

Là, c'est autre chose, j'ai commencé à travailler avec du carton ondulé pour des raisons pratiques, il se trouve que cela a donné des cannelures et que je suis" tombée" dans les colonnes grecques ... Cela m'a amusée, cela peut créer des mouvements de drapés magnifiques mais c'est un pur hasard ....

Sur les derniers grands dessins, les découpages précédents semblent multipliés, c'est un travail viscéral, obsessionnel.

J'ai réalisé ces dessins pendant l'automne 2003. J'ai cherché à y faire s'affronter le maximum de forces contraires. Il y a aussi l'état d'esprit dans lequel je me trouvais; c'était une période personnelle difficile et, en plus, j'étais en train de prendre conscience du travail " de folie " qui m'attendait pour la Salpêtrière. Le travail d'écriture, de sculpture, mais aussi la responsabilité de devoir sortir de l'oubli ces milliers de femmes... J'étais dans un état de fébrilité et d'angoisse intense ... Je n'osais pas commencer,
Je repoussais toujours le moment en prenant comme prétexte que je devais faire encore d'autres dessins noirs ... Alors que personne ne les voyait ni ne les attendait... Je crois que cela se ressent quand on voit ces dessins.

Les sculptures semblent d'ailleurs plus apaisées.

Je n'ai pas voulu, en faisant sortir de l'oubli ces femmes les tuer une seconde fois. J'ai voulu leur donner la couleur du corps vivant, chaud, sensuel. Plus je me plongeais dans les archives, plus je voyais des femmes jeunes, pleines de vies et n'étant condamnées à passer le restant de leurs jours dans cet enfer que par la volonté de leur famille ou de leur entourage. Quand on voit les photographies de Camille Claudel à la fin de sa vie, elle est étrangement calme, ce sont les autres qui sont dans la haine.

Il y a ces cavités qui créent l'univers peuplé de multitudes qui détournent la stabilité de vos sculptures et l'incessant mouvement dans vos dessins. N'est-ce pas une manière de vaincre la peur d'entendre et de vaincre la peur de voir afin de faire arriver la vie ...

Oui... On peut voir les choses comme ça. Mais je le ressens plus comme une tentative de vaincre ma peur plutôt qu'une manière ou une méthode ... Et puis, je ne suis pas certaine que cela soit la peur de voir, la peur d'entendre. Il s'agit d'une peur plus profonde, plus ancestrale, c'est une peur qui n'a pas de nom. Je me demande si un jour je parviendrai vraiment à vaincre ma peur par le dessin, l'écriture ou la sculpture ... Peut-être qu'à ce moment-là, je n'aurai plus besoin de continuer...